

Chapitre 1

Zurich, mars 1970

Pierre Sévigny vient de sortir d'un édifice quasi anonyme situé dans une petite rue du quartier des affaires, un édifice de quatre étages en pierre grise avec une plaque de cuivre bien astiquée apposée tout à côté de la lourde porte de fer noire qui se referme silencieusement derrière lui. Un de ces édifices où, à mots feutrés, se transigent des millions. Pierre marche. Il débouche bientôt sur une large avenue dans laquelle il s'engage. Il marche lentement, d'un pas lourd, saccadé. Les passants s'écartent devant l'homme qui marche; non parce que l'homme boite, non parce qu'il tient une canne sur laquelle il doit s'appuyer à chacun de ses pas, mais parce que cet homme ne semble pas les voir. Ils s'écartent parce qu'il est imposant: très grand, vêtu avec soin, il se tient le corps bien droit, comme si son évidente infirmité ne le concernait pas. Il avance avec une indifférence de statue et son regard est de glace, malgré le soleil de midi, éblouissant. Pierre marche sans voir les vitrines et la joyeuse animation qui règne sur l'avenue par cette trop belle journée. Pierre marche et défait, sans même s'en rendre compte, le chemin qu'il a parcouru deux heures plus tôt.

Pour lui, il est six heures. Il n'a pas dormi de la nuit. Son avion a atterri ce matin à Zurich à neuf heures, heure locale. Trois heures du matin à sa montre. Il a sauté dans un taxi, est passé à l'hôtel où il a réservé de Montréal juste avant son départ, pour s'y rafraîchir et mettre un peu d'ordre dans des dossiers qu'il a passé la nuit à compiler. Malgré le manque de sommeil, il est arrivé dans la grande ville suisse bourré d'énergie et d'optimisme. Il n'était pas question que cette affaire immobilière, qu'il préparait avec soin depuis des mois, lui glisse entre les doigts: c'était sa dernière chance. Une question de vie ou de mort, et plus encore. Il avait tout prévu. Il était sûr de l'intérêt de son projet. Il avait la conviction que sa forte personnalité et son charme feraient le reste: il a toujours su projeter l'image d'un homme lucide et sûr de lui. Il était persuadé que ce voyage marquerait la fin de ses ennuis et le commencement d'une nouvelle vie.

Les quatre années qui viennent de s'écouler, quatre années presque jour pour jour, ont été un véritable calvaire, un enfer de chaque instant à côté duquel la guerre 1939-1945, qu'il a vécue comme officier militaire et qui lui a coûté la jambe droite, n'était pas comparable en horreur. Pierre frissonne, il ne perçoit pas la caresse du soleil de la mi-mars. Il est assailli par ses souvenirs de guerre. Sa souffrance, il l'avait bel et bien matée, alors. Il avait vingt-six ans. Il avait appris à accepter ses blessures et à s'en accommoder. Avec courage, disaient tous ceux qui le connaissaient depuis longtemps, et tous les autres qui l'avaient vu vivre et travailler. Avec humour aussi; il avait tant aimé la vie! À en abuser, à en extraire chaque parcelle de bonheur et, pourquoi pas, de jouissance.

Jusqu'au fatidique mois de mars 1966. Tout a alors basculé dans un cauchemar sans nom. Et il a dû lutter, lutter comme un forcené pour ne pas sombrer. Là encore, il s'est montré courageux, courageux jusqu'à la bêtise. Et ce courage bête, cette foi en la vie, en la justice, cette confiance en lui et en son innocence les ont amenés, lui

et sa famille, au bord de la ruine. Et c'était aujourd'hui, dans cette ville suisse, ce matin à dix heures précises, qu'il devait prendre sa revanche sur le sort qui s'acharne sur lui depuis quatre ans; qu'il devait commencer à se bâtir une nouvelle existence, même si ce devait être sur les ruines de l'ancienne. Car, il le savait bien, ce qui avait été fait ne pourrait plus jamais être défait.

Pierre a ralenti son pas. Il reconnaît la marquise noir et or qui orne l'entrée du petit hôtel cosssu et discret dans lequel il est descendu tôt ce matin, mais il ne remarque même pas, en franchissant la porte qu'on lui ouvre avec déférence, le portier en drôle d'habit chamarré qu'il a pourtant si aimablement salué à son départ pour la banque. Il se hâte vers l'ascenseur. Il est soudain pressé de se retrouver seul. Complètement, irrémédiablement seul. Ce qu'il s'apprête à faire exige une totale intimité. Dans l'ascenseur, seul enfin, il peut se laisser aller. Il appuie son corps douloureux au mur lambrissé d'acajou et ferme les yeux. Comment une si belle affaire a-t-elle pu lui échapper? Il avait pourtant tout prévu. Déterminé à pulvériser la moindre objection, il était prêt à tout. Mais la chance lui a filé entre les doigts, entre dix heures et midi ce 10 mars, dans la charmante et trop ensoleillée ville de Zurich. Tout est bel et bien consommé. Il sait ce qu'il lui reste à faire. Ce sera sa dernière défaite.

Comme un somnambule, Pierre se retrouve devant la porte de sa chambre, au sixième étage. Il entre, puis verrouille à double tour la porte de la pièce qui sera le dernier témoin de son passage sur la terre. Il jette son manteau sur le lit avec la mallette qui contient des dossiers qui ne serviront plus à rien et détaille avec curiosité cette pièce, comme on dévisage une inconnue avec laquelle on s'imposerait d'engager la conversation. C'est une belle chambre vaste et claire. Les meubles, les tapis, les tentures sont dans les tons dorés d'armagnac et de cognac, rehaussés de bordeaux. Cela lui plaît assez. Ce matin, trop pressé et trop concentré à la fois, il n'avait

pas remarqué ce joli décor un peu suranné. S'il n'était pas si fatigué, il irait peut-être, avant d'en finir, s'acheter une immense gerbe de fleurs rouges et dorées, dorées comme le soleil qui lui a blessé les yeux tout au long de sa longue marche. Il sourit vaguement à cette idée. Il serait bien la première personne à s'offrir à lui-même son propre bouquet mortuaire.

Il se souvient que dans son sac de voyage l'attend une grande bouteille de Chivas qu'il s'est procurée à la boutique hors taxes juste avant de quitter Montréal. Vieux réflexe de buveur impénitent et content de l'être. Voilà le bouquet, la gerbe d'odeurs et de couleur qu'il lui faut. Il s'en verse une solide rasade. Ça l'aidera à réfléchir; il lui reste un petit problème à régler. Comment un homme se suicide-t-il dans une chambre d'hôtel de Zurich quand il n'a dans ses bagages qu'un rasoir à piles, quelques pièces de linge propre et une bouteille de whisky? Il lui faudra user d'imagination.

Son verre à la main, il se dirige vers la large fenêtre. Elle donne sur l'avenue. Si la solution est de se jeter par cette fenêtre – et pourquoi pas –, il lui faudra attendre la nuit. Il serait malséant de s'écraser au beau milieu de passants qui n'ont pas mérité d'être les témoins d'une telle horreur. Il ouvre la fenêtre bien grande et soudain il frissonne. Non parce qu'il sent le froid ou la peur; il frissonne, c'est tout, sans chercher à savoir pourquoi. « C'est la meilleure solution, se dit-il, un sale moment à passer. »

Il referme en partie la fenêtre et s'assoit dans le gros fauteuil crapaud qui s'offre à lui. Sa décision est irrémédiablement prise. S'il a frissonné, c'est à la pensée que, chez lui, à Montréal, il est environ sept heures du matin et il sait que sa femme attend impatiemment de ses nouvelles. Elle lui a fait jurer de l'appeler sitôt la transaction conclue. Il doit chasser cette image de sa femme qui espère, qui attend confirmation de la bonne nouvelle. « Il n'y a pas de bonne nouvelle, nom de Dieu! » Et pour elle, demain sera pire encore. « Il te faudra être très courageuse, ma chérie. »

Son verre est vide, il lui faut le remplir de nouveau et tuer les heures qui le séparent de la nuit et de son dernier voyage. Son dernier, son ultime voyage. Lui qui a toujours détesté les euphémismes pour désigner les choses trop crues de l'existence, le voilà qui s'amuse à enrober de mots creux sa propre mort. Sa mort désirée, sa mort secourable. Aujourd'hui, et pour la première fois depuis l'événement, après quatre ans de lutte incessante, il se sent désormais impuissant à combattre le mauvais sort qui s'acharne. Il s'avoue enfin vaincu et c'est pour lui un infini soulagement.

Durant toutes ces foutues années, quand venait le découragement, quand se pointait le désespoir, son vieux fond de militaire bagarreur réussissait toujours à engendrer des forces nouvelles. Ces forces, il allait les puiser dans la haine. Une haine féroce dont il ne se serait jamais cru capable et qui le forçait à relever la tête et à reprendre la lutte. La haine! Cette chose implacable et monstrueuse comme un cancer l'avait maintenu en vie pendant quatre ans, l'avait forcé à marcher la tête haute et à serrer les dents. Cette excroissance qui s'était, à son insu, nourrie de sa substance, venait, par un mystérieux coup de bistouri, de lui être arrachée. Il se retrouvait soudain vide de courage, d'espoir, d'amour... vide de haine. Sans haine pour le torturer, le fouetter. Aujourd'hui, entre dix heures et midi ce 10 mars, il a atteint le point de non-retour. Il a cessé de faire partie du monde des vivants. Et cette idée, loin de l'effrayer, lui fait le plus grand bien.

Il a abandonné son verre encore vide et il boit maintenant à même la bouteille, à petites gorgées, sans se presser, voluptueusement. Il a toute la vie d'un quarante onces de Chivas Regal devant lui. L'après-midi défile à coups d'ailes paresseux. Sa pensée dessine des arabesques dans le temps. Tout devient flou... et tendre... Québec, la ville de son enfance. Son père, Albert, nommé juge, après une courte mais fructueuse carrière en politique

provinciale. Un conservateur, son père, qui rêvait que son fils fasse lui aussi carrière en politique, mais là où ça compte vraiment, au fédéral. D'après lui, il était grand temps que des Canadiens français s'occupent d'un peu plus près des affaires du pays. Une voie royale et déjà toute tracée dans la vraie capitale..., à Ottawa!

La politique... Voilà le grand mot lâché. Source de bien des joies, cette catin-là. Dès qu'elle vous a ouvert les bras, on se sent tout-puissant. On se croit soudain devenu indispensable, invulnérable. Et, plus on la courtise, plus elle devient exigeante, capricieuse, et, plus elle resserre son étreinte, plus elle vous étouffe. Puis, un jour, sans prévenir, elle vous rejette. Et même là, ce n'est pas fini pour autant. Après des années, on ne sait trop ni comment ni pourquoi, elle peut revenir... et vous manger le cœur.

Si ce n'avait été pour faire plaisir à son père, aurait-il fait de la politique? Il n'en a jamais été parfaitement certain. Jeune, son avenir lui était souverainement indifférent. Il ne faisait aucun doute qu'il allait réussir sa vie, peu importait ce qu'il entreprendrait. Intelligent, beau garçon, il avait de la facilité en tout, mais seuls les sports le passionnaient. Il aimait l'aventure sportive. Il aimait l'aventure tout court. Tous les défis physiques le mettaient dans un état d'euphorie sans égal, il se sentait alors devenir un surhomme. Dès qu'il était question de mesurer ses forces, de vaincre les limites de sa résistance, rien ne pouvait plus l'arrêter. Il était toujours le dernier à atteindre l'épuisement, et ses facultés de récupération faisaient l'étonnement de tous ceux qui le côtoyaient. Dans un monde différent, et surtout avec un père différent, il aurait sans doute pu devenir un excellent athlète. Mais voilà, dans quelle discipline aurait-il été au mieux? Il ne s'était jamais vraiment posé la question. Il aimait indifféremment tous les sports qui se présentaient. Il aimait jouer à être le meilleur en tout. Il aimait jouer de ses muscles comme de son intelligence.

À vingt ans, après une scolarité assez brillante, bien

que cahoteuse, il avait refusé tout net d'entreprendre les études de droit que son père s'attendait tout naturellement à ce qu'il fasse. S'il avait choisi de se spécialiser en commerce, c'était que, dans cette faculté, on retrouvait les meilleurs joueurs de rugby de l'université et qu'il voulait en être.

Il avait vingt-deux ans lorsqu'avait éclaté la Seconde Guerre mondiale. Dès cet instant, il n'avait plus eu qu'une envie : aller montrer aux Allemands de quel bois se chauffaient les hommes de sa trempe. La guerre lui offrait enfin une aventure sportive à sa mesure. C'est avec une énergie et une impatience folles qu'il s'était porté volontaire. Il s'était embarqué pour les vieux pays, non pas comme simple soldat, mais comme officier. Pour y arriver, il avait mis les bouchées doubles et avait été rapidement et brillamment promu. Il allait vivre la plus belle aventure de sa vie. Aucune crainte ne l'habitait, il se sentait invincible. Toute l'énergie qui bouillonnait en lui allait enfin servir à quelque chose. Il laissait bien derrière lui une petite amoureuse éplorée dont il était lui aussi très épris, mais il avait la certitude qu'elle allait l'attendre patiemment ; ça ne laissait pas le moindre doute dans son esprit.

La guerre, bon Dieu, quel incroyable merdier ! Un merdier intégral ! Impossible d'imaginer quelque chose de pire, et pourtant...

Avec difficulté, il s'extirpe de son fauteuil. « Je commence à être un peu saoul », pense-t-il en déposant sa bouteille à demi vide. Il se fait la réflexion qu'elle est aussi à demi pleine. « Restons optimiste ! » songe-t-il. Une énorme envie d'uriner le force à sortir de la délicieuse torpeur que commence à lui prodiguer l'alcool. Il doit se traîner jusqu'à la toilette. Son corps est comme un bloc de béton, si lourd, si lourd à bouger. Mais au moins il ne ressent aucune douleur. Le scotch est un formidable anesthésiant.

Il n'allume pas et se soulage dans la quasi-obscurité. Il ne veut pas rencontrer son image dans la glace. Surtout,

ne pas s'attendrir sur cette... chose, ce vaincu absolu qu'il a, quelques heures plus tôt, condamné à disparaître de la surface du globe. Il se laisse complètement envahir par une sorte de lourdeur obscène. Si longtemps, pendant des siècles, lui semble-t-il, il a donné le change. Le corps droit, les épaules rejetées en arrière, le geste ample et précis, la démarche raide, mais noble, il a combattu son handicap au prix d'efforts de volonté dont personne ne s'est jamais douté, même pas sa femme, la petite amoureuse qu'il avait cru tout naturel de retrouver, tendre et bouleversée par le retour de son héros blessé. Elle avait insisté pour l'épouser et était demeurée sa femme envers et contre tout. Envers et contre tous. Elle n'avait même jamais su ce qu'il endurait en silence, obligé de calculer chacun de ses mouvements, réprimant inconfort, douleur et découragement. Il avait décidé de faire oublier à tous qu'il était un infirme, un amputé... L'horrible mot! Le mot le plus scabreux de la langue française! Et ça avait fonctionné, puisque lui-même était presque parvenu à oblitérer cette sale réalité de son esprit.

Aujourd'hui, pour une fois, il peut se laisser aller en toute sérénité. Bientôt, il en aura terminé avec toute cette abomination et qu'importe s'il arrose un peu son pantalon dans la manœuvre; les condamnés à mort font bien pire à l'ultime instant. Cette idée lui arrache un sourire. C'est le comble! Il vient de penser qu'en s'écrasant sur le trottoir, ou même pendant sa chute... lui aussi... Bon, lui aussi, sans doute, et après? Il n'est pas pour se laisser arrêter par ce genre de détail. Ces petits dégoûts ne concernent que les vivants, et lui, il est déjà mort. Ils s'arrangeront, les vivants, et vive les dégâts!

La vessie enfin libre, il passe distraitement ses mains sous l'eau tiède, les essuie et se rajuste. Un vieux reste de dignité. Il s'en fout plutôt, mais il lui semble préférable d'en finir le plus élégamment possible.

La lumière qui filtre entre les rideaux de la chambre s'est considérablement radoucie, pense-t-il, en regagnant

son fauteuil. L'après-midi doit s'acheminer doucement vers sa fin. La bouteille de scotch, abandonnée sur la table basse, luit d'un délicieux éclat roux. Inutile de regarder l'heure à sa montre; les secondes, il va toutes les boire. Et, quand il en aura terminé avec le souverain liquide, ce sera le moment de tirer sa révérence. Comme tout cela est simple! Ce n'est pas du tout l'idée qu'il se faisait d'un après-midi d'agonie. L'agonie, la véritable agonie, il l'a vécue il y a longtemps, déjà...

La sale guerre s'étirait et on n'en voyait pas la fin. Les batailles sur le front étaient d'une horreur sans nom et la rage en était venue à remplacer le courage. Dans une de ces bagarres où plus rien ne semblait avoir de sens, un orage de boue et d'acier plus violent que les autres l'avait atteint de plein fouet. Foudroyé, il n'avait eu conscience que d'un feu d'artifice gris, sauvagement gris, d'un gris impossible à décrire qui vous éclate dans la tête pendant que, tout autour, la terre bascule.

Il s'était réveillé beaucoup plus tard, humide et mou comme un vieux chiffon, dans une grande salle toute blanche et qui sentait très fort le désinfectant et... l'angoisse, peut-être? Il avait eu l'impression d'émerger d'un océan ouaté et fétide. Curieusement, à l'instant du réveil, il n'avait ressenti aucune douleur, aucune peur; il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait là. C'était comme s'il avait dormi trop longtemps après une sale cuite et que son corps était encore tout engourdi de mauvais alcool.

Ses yeux s'accoutumaient tant bien que mal à la lumière blanchâtre, mais il n'arrivait toujours pas à bien distinguer ce qui l'entourait. Il avait pensé: «Merde, je suis à l'hôpital, on dirait!» puis: «Donc, je suis blessé?» Sous le choc, il avait tenté de se redresser. L'idée qu'il fût malade ou blessé le révoltait, pour l'excellente raison que de sa vie il n'avait à peu près jamais été malade. De se retrouver gisant sur un lit d'hôpital, en pleine guerre, alors qu'il y avait encore tant à faire, lui semblait parfaitement indécent; aussi lâche qu'une désertion, aussi désho-

norant qu'une trahison. C'était alors que la douleur, se frayant insidieusement un chemin en lui, avait atteint le centre de son cerveau. Sa jambe droite lui faisait horriblement mal, comme si une masse de ferraille lui était tombée dessus et se tordait dans la chair vive. Il avait aussi terriblement mal à la tête et tout ce qu'il arrivait à apercevoir était embrouillé. Le temps d'apprivoiser cette douleur qui, de seconde en seconde, se faisait plus aiguë, toutes ses forces l'avaient quitté. Il s'était assoupi, assommé, et avait pataugé dans un sommeil agité, peuplé d'images atroces.

Il ne dormait plus, mais alors plus du tout quand un médecin au visage sévère et à l'air exténué l'avait enjoint de remercier Dieu d'être encore vivant après la boucherie dont il avait été victime. La perte d'une jambe n'était rien en comparaison de la perte de la vie. Quant à son œil à demi arraché, on avait pu le lui sauver. Cette révélation sans ménagement de son état véritable avait soulevé en lui une révolte brutale, terrifiante. Fou de rage, il ne cessait de se répéter : « Mais pourquoi ne m'ont-ils pas laissé crever ? » Sans compter que sa jambe, amputée jusqu'au milieu de la cuisse, le torturait comme si elle avait été encore là : bouillie d'os, de chair et de sang. Ah ! il y avait de quoi remercier le ciel ! Lui, Pierre Sévigny, colosse à la santé insolente, aux muscles puissants et à l'énergie quasi indomptable, était cloué sur un lit, diminué, bancal pour le restant de ses jours. Un infirme, un objet de pitié, voilà ce que la guerre avait osé faire de lui.

Après des heures ou des jours de réflexion, il ne savait pas et ne voulait pas le savoir, il avait décidé que la seule issue possible, dans les circonstances, était d'en finir avec la vie et ce qu'elle lui réservait. Arrivé à cette conclusion, pour lui la seule logique en l'occurrence, et rassuré à l'idée qu'il lui était toujours possible d'échapper à son destin à la première occasion favorable, il s'était enfin senti capable de s'intéresser à ce qui l'entourait. Il avait commencé à converser avec les infirmières et les méde-

cins et s'était pris d'amitié pour certains de ses compagnons d'infortune. Il lui arrivait même parfois de plaisanter. Et il avait enfin accepté de faire ses premiers pas sur une seule jambe, à l'aide d'ignobles béquilles dont la seule vue lui soulevait le cœur. Une superbe prothèse était, paraît-il, en préparation pour remplacer sa jambe manquante et, quand on lui parlait de l'objet en question, il ravalait à grand-peine la colère dévastatrice que ce seul mot de prothèse faisait jaillir en lui. Avant même de jeter un coup d'œil sur l'instrument méprisé, il était sûr qu'il trouverait un moyen de se donner proprement la mort. De l'aube jusqu'à l'ultime seconde de la nuit où il sombrait dans le sommeil, cette idée ne le quittait plus. Elle était devenue l'unique confidente, la douce complice qui lui tendait de longs bras soyeux et apaisants. La mort serait sa dernière maîtresse, car jamais, plus jamais il ne prendrait une femme dans ses bras. Jamais il ne pourrait, jamais il n'oserait montrer à une femme ce que son corps était devenu.

Pour arriver à ses fins, il lui fallait amasser des forces. Il n'était pas encore décidé sur le moyen à employer, mais il fallait qu'il le trouve rapidement. S'il devait ingurgiter un poison, il devait se le procurer lui-même. S'il choisissait plutôt de se tirer une balle de revolver, il devait s'acquitter de cette tâche de façon discrète et avec élégance. Aussi avait-il résolu d'explorer systématiquement chaque recoin accessible de l'hôpital pour trouver le moyen de tirer sa révérence le plus convenablement possible.

C'était ainsi que, au terme d'une épuisante promenade avec ses détestables béquilles, il avait rencontré Jef. Ce jour-là, il s'était aventuré jusqu'à une espèce de véranda où l'on parquait les grands blessés sur des chaises ou des lits roulants. C'était, et de loin, l'endroit le plus répugnant de tout l'hôpital. Pierre évitait farouchement ce parc à infirmes. Les pauvres gars, le plus souvent en état de prostration médicamenteuse ou enfermés dans leur rage muette, supportaient, vaillamment ou pas, le

soleil rachitique que versaient chichement de hautes fenêtres aux vitres poussiéreuses. Une sorte d'aquarium mal entretenu où pourrissaient tranquillement des poissons dont seule la tête restait vivante. Pierre haïssait cet endroit, mais, comme il pleuvait ce jour-là et vu l'heure assez tardive, le local lui avait semblé désert quand il y avait pénétré. Un fauteuil roulant était rangé dans un coin, contre une fenêtre, et, sur ce fauteuil, un homme-tronc regardait dans sa direction.

— Salut! fit l'inconnu en lui adressant un immense sourire du genre à vous empêcher de battre en retraite, ce que Pierre s'apprêtait à faire le plus discrètement possible.

— Salut! se vit-il forcé de répondre, souverainement agacé.

L'autre le regardait de ses grands yeux clairs, avec une intensité telle que Pierre se sentit happé par ce regard étrangement lumineux. Sans l'avoir vraiment voulu, il se retrouva à quelques pas de l'inconnu.

— Moi, c'est Jef. Je suis de Limoges et toi?

Pierre déclina ses nom, prénom et lieu de naissance de mauvais gré, sans toutefois pouvoir se soustraire à ce regard qui le tenait prisonnier dans une bulle. En plus d'avoir perdu ses deux jambes, Jef avait eu la colonne vertébrale brisée et était complètement paralysé. Sa survie tenait du miracle et les médecins lui donnaient au mieux six mois de sursis. On considérait Jef comme un défi à la science médicale et ça le faisait bien rigoler.

— Ce qu'ils ne savent pas, c'est que, moi, j'ai décidé que j'en avais encore pour un sacré bout de temps. Si je tiens de cinq à dix ans, je serai assez content.

Pierre était stupéfait. Comment pouvait-on souhaiter prolonger sa vie dans un état pareil? Jef le regardait avec une intensité accrue.

— Je sais ce que tu penses, lui dit-il, et, crois-moi, tu as tort. Tu devrais remercier le ciel et profiter à fond de chaque instant. Chaque seconde est un cadeau. Il ne faut plus en perdre une miette.

Il se tut quelques secondes, son sourire s'estompa légèrement et, sur un ton de reproche amical, comme s'ils étaient de vieux copains, il enchaîna :

— Tu devrais arrêter tout de suite tes conneries, mon vieux. Tu es en vie et c'est la seule chose qui compte. Tu crèveras bien assez vite, t'en fais pas. Ça déboule à une rapidité infernale passé trente ans et, la première chose qu'on sait, le voyage est déjà fini.

Il détourna la tête vers la cime des arbres qui se dressaient au loin, vers l'horizon.

Pierre était pétrifié. Ce type, il le voyait pour la première fois, il en était certain, et il lui avait à peine dit trois mots. Et personne, personne ne connaissait son projet. Libéré de l'emprise du regard bleu magique, Pierre lui lança avec hargne :

— Va te faire foutre!

Il entreprit péniblement de faire demi-tour. L'autre continuait de fixer les arbres au loin. Pendant que Pierre s'éloignait de ce triste emmerdeur, mais doué semblait-il d'un indécent pouvoir de divination, il l'entendit murmurer :

— Si tu connaissais ta chance! Si seulement tu connaissais ta chance!

— C'est ça, espèce de légume, lâche pas! Tu vas bien finir par te convaincre que c'est fou, la chance que tu as toi aussi, marmonna Pierre entre ses dents serrées.

Cependant, il put entendre Jef lui dire :

— Accepte, mon vieux, accepte. Après, c'est tellement facile!

Pierre ne parvint pas à fermer l'œil de toute la nuit qui suivit cette surprenante et désagréable rencontre. Plusieurs fois, il se prit à essuyer des larmes de rage avec son drap trop empesé qui lui mettait le visage en feu. Il aurait voulu se laisser aller et pleurer à gros sanglots convulsifs comme un tout petit enfant, mais il n'était pas question d'attirer sur lui la pitié de ses voisins de lit. Ce qui le bouleversait le plus, c'était de penser que ce pauvre individu

qui, d'un seul regard, l'avait percé à jour, le considérait sans doute comme un lâche. Or, en y réfléchissant bien et pour la millièmè fois, force lui était de conclure que ce mot-là n'avait pas été prononcé par Jef. Le suicide, lâcheté ou courage? Son cerveau lui faisait mal à force de jongler avec deux notions si opposées.

À l'aube, il se vit forcé d'admettre que, dans son cas, le suicide ne pouvait être autre chose qu'un acte d'une extrême lâcheté. L'obus qui lui avait déchiqetè la jambe et ouvert la tempe lui avait aussi, à n'en plus douter, fait perdre du même coup le sens commun le plus élémentaire. Dévasté, épuisé et fiévreux, il s'assoupit, le cœur en cendres, mais avec la certitude que commençait à naître en lui un nouveau courage, un courage différent de ce qu'il avait jusque-là appelé le courage. Quelque chose de moins flamboyant, bien sûr, mais de plus secret, de plus profond et, pourquoi pas, de beaucoup plus précieux. Une forme de courage dont il pourrait peut-être arriver à s'accommoder.

Dans la chambre 607, il fait maintenant tout à fait nuit. Les rumeurs qui montent de la rue et entrent par la fenêtre annoncent l'animation trépidante des débuts de soirée : taxis qu'on hèle et qui se fauflent pour s'arrêter dans un crissement de freins et de pneus, petits groupes de joyeux touristes déjà échauffés par quelques apéritifs et qui courent bruyamment vers les plaisirs inépuisables que semblent toujours offrir les villes étrangères... À travers les brumes de l'alcool, Pierre considère tristement la bouteille qui ne contient plus qu'un petit fond, qu'il lui faudra étirer s'il veut tenir jusqu'au milieu de la nuit comme il l'a décidé.

Lourd, douloureux, ankylosé par les heures passées avachi au fond de son fauteuil trop mou et un peu bas pour sa grande carcasse, il a l'impression d'être une ba-

leine échouée, blessée à mort, qui attend et implore le moment béni de sa délivrance. Il est devenu urgent d'en finir, mais le temps implacable prend son temps. Il s'étonne, au point où il en est, de se préoccuper encore de tous ces promeneurs à jamais étrangers. Il n'arrive plus à comprendre ce qui peut bien les tenailler pour leur rendre le malheur de vivre encore supportable.

Il fait maintenant si noir que Pierre ne distingue plus très bien ni les murs ni les meubles de la chambre qu'il s'amuse à redessiner à sa guise. C'est alors qu'il l'aperçoit: seul son visage luit doucement à faible distance. Ou plutôt son merveilleux sourire et l'éclat de ses yeux éclairent son visage comme une lune pleine de tendresse. Il a tenu au moins trois ans, son ami! Trois années durant lesquelles Jef est devenu son meilleur, son plus grand ami. Il est mort depuis longtemps, maintenant, ça, Pierre le sait. Pourtant, il ne s'étonne pas outre mesure de se retrouver face à face avec celui qui, jadis, lui a sauvé la vie et qui, pendant trois ans, a tant compté pour lui.

Après le choc de leur première rencontre, Pierre a appris à apprécier la conversation de cet homme condamné à brève échéance et qui, pourtant, respirait une joie de vivre peu commune, malgré des souffrances physiques certaines dont il ne parlait jamais. Pierre a rapidement compris que Jef était une sorte de phénomène. Il devinait les pensées les plus secrètes. Il répondait aux interrogations muettes, et il était inutile de tenter de lui cacher quoi que ce soit. Il lisait dans la pensée de ses interlocuteurs comme dans un livre ouvert: c'était fascinant! Qu'il soit à ses côtés, en cette nuit, n'est pas étonnant. Seulement, cette fois, Jef ne pourra rien pour lui. Il est trop tard. Trop de choses dans sa vie ont mal tourné et ne peuvent plus être rattrapées. Pierre ne souhaite plus de miracle. Il est beaucoup trop épuisé. «Désolé, mon vieux, mais je suis à bout. La première fois, tu as eu raison de t'en mêler et j'ai eu plusieurs bonnes années grâce à

toi. Mais, durant les quatre dernières années, ma vie est devenue un tel gâchis qu'il n'y a pas d'autre solution. Merci quand même.» Le sourire de Jef reste tendre et compatissant, ses yeux pleins d'empathie brillent toujours. Jef ne prononce pas la moindre parole. Il offre son étrange présence amicale et les deux hommes se regardent longuement, très longuement. « Reste encore un peu, vieux, ça me fait du bien. Reste encore... »

Au matin, il pleut des clous, des cordes, des tentures d'eau.

— Il y a bien dix ans qu'on n'a pas connu un tel déluge, énonce sentencieusement le portier du *Saint-Amant* à un client qui hésite à franchir le seuil pour se lancer sous l'averse jusqu'à sa voiture qui l'attend à quelques mètres.

— Je vous prête un parapluie, s'empresse aimablement le portier. Nous en avons quelques-uns en réserve pour nos bons clients. À cette heure-ci, aucun problème. Il y a des avantages à se lever aux aurores. Dans une heure ou deux, si la pluie ne cesse pas, j'en connais qui vont râler.

Maussade, le client s'empare du parapluie tendu et, avec des sauts de grenouille frileuse, se jette sous l'averse sans un mot de remerciement.

— Il a intérêt à me le rapporter, grommelle le portier, déçu de ce manque de la plus élémentaire reconnaissance, sinon je lui en fais porter une douzaine sur sa note. Ça lui apprendra.

Le vent se déchaîne en tourbillons et la pluie rendue oblique fouette avec fureur. Le martèlement de l'averse sur les vitres est accompagné de flèches d'eau qui pénètrent par les battants entrouverts de la chambre 607, où Pierre gît sur son fauteuil dans une position rendue encore plus inconfortable par l'humidité qui gagne ses vêtements. Il a l'épaule, le bras et la hanche droite trempés. Du coup, il ouvre les yeux, tellement stupéfait d'être là,

dans une chambre d'hôtel, et bien vivant, qu'il se demande s'il ne serait pas plutôt en train de faire un cauchemar. Il met plusieurs secondes avant de se rendre compte qu'il est urgent de fermer cette maudite fenêtre par laquelle il reçoit une douche involontaire et glacée. De ramasser ses forces, de se soulever et d'exécuter ce simple geste lui demande un effort surhumain. Il ne s'est jamais senti aussi mal de sa vie... Tout le problème est là, justement, il est en vie! Il a donc vraiment tout raté, même son suicide! Il s'est tout bêtement endormi, ou plutôt le scotch l'a entraîné dans un sommeil dont il lui est plus que douloureux de s'extirper. L'esprit embrumé et le corps rompu, il réussit tant bien que mal à se soulever. L'idée de se jeter par la fenêtre qu'il vient de refermer lui traverse l'esprit comme un éclair. Il est encore temps! Mais sa vessie, soumise à la pression de l'importante quantité d'alcool ingurgité au cours de sa veillée funèbre, est la plus forte. Il se précipite tant bien que mal vers la toilette, sachant confusément qu'après il n'aura plus qu'une idée : quitter ce maudit hôtel, cette ville imbibée et ce pays de catastrophe et de ratage.

Quelques secondes plus tard, il vérifie l'heure du décollage de son avion : neuf heures dix, et il est sept heures trente. Pas question de s'attarder une seconde de plus. Il téléphone à la réception et demande qu'on lui prépare sa note... Non, il ne veut pas de petit-déjeuner, pas même un bol de café. Cette seule évocation lui donne envie de vomir tripes et boyaux, ce qu'il se garde toutefois de communiquer au commis, dont l'empressement obséqueux redouble sa nausée. Il réunit le plus efficacement possible ses effets personnels et, à sept heures quarante-cinq pile, il quitte la chambre 607, plus vif que mort malgré tout, ce qui ne règle malheureusement aucun de ses problèmes.

À sept heures cinquante-deux, il est sur le trottoir devant l'hôtel, sans parapluie. Le portier boude et l'ignore sciemment, plongé dans une conversation avec un garçon de courses que la pluie a rendu pareil à un épouvan-

tail dégoulinant malgré le ciré qui l'enveloppe. Conscient de sa mise chiffonnée, Pierre comprend qu'on ne s'empressera pas de lui trouver un taxi. Il entreprend donc, sa mallette de voyage et son porte-documents d'une main et sa canne de l'autre, de traverser la rue de biais pour atteindre l'intersection le plus rapidement possible. Le plus court chemin d'un point... Il ne voit rien, n'entend pas grand-chose, mais ressent une vive douleur au côté droit, et tout son corps s'envole dans l'air gorgé d'eau. Comme en rêve, il voit sa mallette, son porte-documents et sa canne tourner devant ses yeux et il se dit que, de sauter d'une fenêtre avec sa canne et tout son barda, c'est stupide. Par contre, comme il est à peu près sûr d'être en train de traverser une rue, et de la façon la plus normale du monde, tout ce cirque lui paraît franchement incompréhensible.

Des murs blancs ouatés, des murmures tout aussi blancs, un fort goût de médicaments dans la gorge et l'odeur écœurante et reconnaissable entre toutes, une odeur de désinfectant, l'accueillent. Il referme vite les yeux. Il est allongé sur un lit, dans un hôpital. Et sans doute à Zurich, nom d'un chien! En fouillant dans sa mémoire, il revoit le vol plané de sa canne et son propre envol. «Je sais que je n'ai pas sauté par la fenêtre... Bon sang! est-ce que je serais devenu fou? Je marchais dans la rue. J'étais en route vers l'aéroport.»

— Vous avez été renversé par une voiture.

Une infirmière lui tient la main et se penche sur lui, attentive.

— Vous n'avez que quelques contusions, des meurtrissures, c'est tout, mais vous étiez en état de choc. C'est votre prothèse qui a tout pris. Elle est en morceaux. Nous allons vous en fabriquer une toute neuve et bien plus perfectionnée, si vous êtes d'accord. Profitez-en pour vous reposer, nous allons bien nous occuper de vous, ne craignez rien.